Musée de l'homme (Paris). Revue des traditions populaires. 1898/08-1898/09.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

UN CONTE PNONG

Depuis une convention qui remonte au temps les plus reculés, disent les Cambodgiens, les rois du Cambodge avaient coutume, *étaient tenus* d'envoyer tous les ans un tribut d'objets aux deux chefs des sauvages Chréay, le *sdach phlœung* et le *sdach tik*, le roi du feu et le roi de l'eau. Ces cadeaux comprenaient un jeune éléphant mâle richement harnaché, de fils de laiton, de la verroterie, du fer, des étoffes de coton et quelques belles pièces de soie destinées à envelopper l'arme sacrée que conservent précieusement ces deux personnages.

Ces présents, ce tribut du roi du Cambodge à deux chefs sauvages, était pompeusement apporté à Krâchés et le gouverneur de cette province, prenait ses dispositions pour les faire parvenir de tribu en tribu à destination.

En retour le roi du feu envoyait au roi du Cambodge, un pain de cire énorme, une grande calbasse de riz et une autre de sésame. Au sommet du pain de cire, le roi du feu imprimait en signe de cachet, le gros doigt de sa main droite.

Le roi Noroudâm, le roi actuel, est le dernier roi du Cambodge qui ait rendu cet hommage ; il a, depuis une quinzaine d'années, cessé d'envoyer le tribut. Les deux chefs sauvages ont envoyé vers 1884, un homme le réclamer, mais on l'a renvoyé sans faire droit à sa demande. C'est regrettable, parce que c'était la seule relation que le Cambodge avait avec le peuple Chréay et, depuis lors, on n'a plus entendu parler ni de ses chefs, ni de l'arme dont, depuis plusieurs siècles, ils sont dit-on les gardiens.

On ne sait pas au juste ce que sont les Chréay et leur physiologie est mal connue. Mais tous les peuples de l'Indochine s'accordent à dire qu'ils ont autrefois joué un grand rôle dans la presqu'île et qu'il faut faire remonter à l'époque de leur prospérité l'usage pour les Cambodgiens de leur payer le tribut dont j'ai parlé plus haut. Ont-ils occupé le Cambodge avant les Cambodgiens ? Je ne sais, mais je dois faire observer que les semi-sauvages Kuoy donnent aux Khmêrs, les Cambodgiens de l'heure actuelle, le nom de *Choréay* et les sauvages Stieng celui de *Sœurey*.

Tout le monde a entendu parler de l'arme antique et sacrée que les deux chefs des Chréay sont chargés de garder, mais personne ne l'a jamais vue, sauf les deux gardiens. Il est certain qu'elle existe et

Source gallica.bnf.fr / MUCEN

qu'elle se transmet de génération en génération depuis bien longtemps.

Mais qu'est-elle ? d'où vient-elle ? Voilà ce que personne ne peut dire.

J'ai eu la bonne fortune, non de mettre la main sur l'histoire de cette arme, mais sur un conte pnong, peut-être chréay, qui raconte son origine merveilleuse. C'est peu de chose, mais, comme il est absolument inconnu et l'œuvre de conteurs sauvages, j'estime qu'il mérite avoir sa place dans le folk-lore des peuples les plus en retard. Je le donne tel que je l'ai reçu de la bouche d'un pnong qui parle très correctement le Cambodgien, qui le tenait de son oncle, auquel il l'a entendu raconter plus de vingt fois. Celui-ci le tenait de son grand-père un grand conteur, qui pouvait raconter quatre jours entiers sans s'arrêter, si ce n'est pour manger, car, me dit mon pnong, quand il contait, il ne pensait point à dormir.

Quant au fourreau de sabre que notre conte dit être resté au Cambodge, il est peut-être celui qui est conservé au palais du roi Noroudâm. Le manche serait le manche antique qu'on conserve au palais du roi de Siam et qui est considéré comme un objet sacré.

Je ne saurais dire si le conte pnong repose sur un fait historique quelconque et si la lame de sabre qui est aux mains des rois chréay si le foureau qui est au palais de Phnôm-Pénh, si le manche qui est ou était au palais de Bâng-Kok, sont les parties d'une même arme de guerre. Mais deux hypothèses s'imposent ici : ou le conte pnong est une légende très ancienne à base historique se rapportant à une arme sacrée que toute l'Indochine connaît, ou bien il est un conte dont une arme sacrée est l'objet, mais imaginé à cause d'elle. Dans le premier cas le conte peut-être pnong ou chréay ; dans le second, étant donnée l'ignorance des pnong et des chréay concernant les objets sacrés conservés au trésor des rois du Cambodge et du Siam, ce conte pourrait bien être cambodgien.

Il me reste, avant de raconter le *conte de Prâng* et *Iyâng*, à dire ce que sont les Pnong auquel mon conteur, pnong d'origine, l'attribue, les Chréay, les Stieng et les Laos dont il y est fait mention.

Les Pnong sont un peuple sauvage, presque nu, qui vit de sa chasse et d'agriculture et qui habite sur la rive gauche du Mékong, à l'est des provinces de Krâchés, Sambok-Sambaur, jusqu'à plus de deux cent cinquante kilomètres de la berge.

Les Stieng sont un peuple non moins sauvage qui habite au sud des Pnong.

Les Chréay ont leur habitation au nord-est des Pnong, dans un pays à peine connu des Européens ; les Laos sont les Laotiens qui

habitent les deux rives du Mékong, au nord du Cambodge, et dont le territoire s'étend à deux cents kilomètres environ, tant à l'est qu'à l'ouest du fleuve, et de la frontière du Cambodge à la frontière de Chine.

Les Pnong parlent une langue très différente de celle parlée par les Cambodgiens, très rauque et où les *r*, rudement roulés, sont nombreux ; la langue des Stieng est autre mais plus douce que celle des Pnongs quoique plus rude que la langue Cambodgienne La langue chréay n'est autre que la langue chame et malaise, probablement telle qu'on la parlait avant la conversion de ces peuples à l'islamisme. La langue laotienne n'est autre que la langue thay ou siamoise, un peu moins savante. Les Laotiens, seuls de tous ces peuples, ont, comme les Cambodgiens, une écriture, des livres, une religion organisée, des moines, des temples et une véritable organisation sociale.

Les autres sont restés ou sont revenus au stade de la tribu inorganisée et de l'anarchie sociale la plus absolue.

ADHÉMARD LECLÈRE,
Résident de France au Cambodge.

PHANG ET IYANG

Il y avait en ce temps là deux frères qui vivaient ensemble ; l'aîné nommé Phâng était marié ; le jeune nommé Iyâng ne l'était pas. C'est ainsi !

Ils trouvèrent un endroit favorable, l'aménagèrent et y semèrent du riz.

Ce riz semé l'aîné resta pour veiller sur le champ avec sa femme ; le jeune partit avec ses quatre chiens pour garder les buffles. A peine sortis du champ, les chiens commencèrent à chasser avec tant d'ardeur qu'ils levèrent et tuèrent un grand nombre d'animaux, tortues, fouines et autres. Le jeune homme ramassait le gibier avec l'intention de le rapporter le soir à son frère et à sa belle-sœur.

Un peu plus loin, les quatre chiens ayant rencontré une pierre s'arrêtèrent devant elle et se mirent à aboyer sans vouloir la quitter, le jeune frère les en chassa trois fois mais en vain ; alors il prit la pierre, la regarda ne lui trouva rien de particulier, mais cependant, sans savoir pourquoi, il la mit à côté de lui.

En ce temps, sa belle-sœur qui était restée à la maison avec son mari, alla voir si quelque bête s'était fait prendre au piège que les deux frères avaient tendu ; elle y trouva un paon et voulut s'en

emparer, mais la bête se défendit si bien qu'elle lui déchira la poitrine, la figure et parvint à s'enfuir.

La nuit étant près de venir, Iyâng résolut de rentrer avec ses buffles, mais tandis que tous les buffles se levaient, l'un d'eux restait vautré à terre et ne paraissait pas vouloir se lever, Iyâng prit la pierre après laquelle ses chiens avaient aboyé et la jeta sur le buffle. Cette pierre passa au travers du buffle, le tua et tomba de l'autre côté dans une petite mare. Très surpris de voir une pierre traverser un buffle qu'un couteau habilement jeté ne pourrait pas traverser, le jeune homme descendit dans la petite mare et se mit à la chercher.

L'ayant trouvée, il l'examina sans rien y trouver d'extraordinaire puis, voulant l'éprouver, il la jeta successivement sur un certain nombre d'arbres et, chaque fois, la pierre traversa les arbres ou les abattit. Il comprit alors que cette pierre était une pierre merveilleuse et l'emporta [1].

Etant arrivé à la maison, très soucieux de ce que son frère et sa belle-sœur lui diraient quand ils apprendraient qu'il avait tué le plus beau et le plus grand buffle du troupeau, il alla voir sa belle-sœur. Il la trouva dans la maison, mais couchée et enveloppée dans une pièce d'étoffe, la figure et la poitrine bien couvertes. Il lui demanda :

— Pourquoi es-tu ainsi couchée ?

Elle lui répondit :

— Parce que je suis malade, j'ai la fièvre, laisse-moi.

La vérité c'est qu'elle avait peur d'être battue par son mari parce qu'elle avait laissé échapper le paon qui s'était pris au piège.

Iyâng laissa la femme de son frère et s'en fut au piège pour voir si quelque bête s'y était fait prendre. Il trouva le piège brisé et tout l'enclos rempli de plumes de paon. Cela le surprit et il revint à la maison.

S'étant approché de sa belle-sœur, il lui dit qu'il était très inquiet parce qu'il avait tué le plus grand des buffles du troupeau avec une petite pierre qu'il lui avait lancée pour le faire lever.

— Eh ! dit la belle-sœur, sans se découvrir, que me dis-tu là ; tu mens, on n'a jamais vu tuer un buffle avec une petite pierre.

Iyâng répondit :

— On ne l'a jamais vu, c'est vrai, mais moi je l'ai vu, et j'ai peur de mon frère.

1. Les Pnong croient aux pierres merveilleuses et chaque famille en possède toujours au moins une qui se transmet de génération en génération. Les pierres qui portent l'empreinte d'un animal quelconque sont très estimées par eux.

La belle-sœur dit :

— Ce n'est pas vrai ce que tu dis là ; je ne croirai pas qu'on peut tuer un buffle avec une petite pierre, si je ne le vois pas.

— Eh bien, dit le jeune homme, viens voir.

La femme se leva, se mit au bord de la porte et regarda ; le jeune homme fit sortir un buffle de l'enclos de bois, prit sa pierre et la lui jeta ; la pierre traversa le buffle, le tua et tomba à quelques pas de là. La femme ne dit rien et rentra chez elle.

Quelques instants après Prâng, son mari, étant de retour et, la voyant couchée, lui dit :

— Pourquoi es-tu couchée, tu es donc malade ?

La femme répondit :

— Non, je ne suis pas malade, mais je suis blessée partout, regarde : ma poitrine et ma figure sont toutes déchirées.

Le mari dit :

— Qu'est-ce qui t'a fait ces blessures ?

La femme répondit :

— C'est ton frère ; pendant que tu n'étais pas là, il a voulu forniquer avec moi ; j'ai refusé, il s'est jeté sur moi pour me renverser. J'ai lutté, et ce sont ses bracelets de cuivre, ses colliers de coquillages qui m'ont ainsi déchiré la figure et la poitrine. Alors il m'a laissée tranquille. Mais, maintenant, je veux que tu le tues, parce qu'il m'a insultée ; il m'a couverte de honte, je veux que tu le tues ; si tu ne le tues pas, tu ne me verras plus que couchée et je resterai là étendue jusqu'à la fin de ma vie ; je ne travaillerai plus, je ne ferai plus cuire le riz.

Le mari ne répondit rien. Il alla trouver son jeune frère et lui dit quelle accusation sa femme venait de porter contre lui.

— Elle ment, dit Iyâng, les blessures qu'elle a à la figure et à la poitrine, c'est le paon qui les lui a faites en se défendant ; si elle m'accuse c'est parce qu'elle a laissé fuir le paon et qu'elle a peur d'être battue par toi. Moi, j'ai tué deux buffles, j'ai peur aussi d'être battu par toi, mais je ne l'accuse pas de les avoir tués. Elle ment ; il ne faut pas la croire.

Le mari, ne sachant que penser et ne voulant pas tuer son frère, lui dit :

— Que tu dises vrai et qu'elle mente, qu'elle dise vrai et que tu mentes, je ne veux plus de toi avec moi. Ramasse tout ce que tu veux emporter, tes étoffes, tes bracelets, tes ornements de corps et de tête, prend ton couteau, ton arc, tes flèches et prépare-toi à partir, car je veux te conduire loin d'ici et te confier à un ami. Quant

à ce que tu laisseras ici des choses qui sont à toi, je les garderai comme miennes.

Iyâng ramassa tout ce qu'il voulait emporter, appela ses chiens et partit accompagné de son frère aîné.

Quelques jours après ils arrivèrent chez l'ami Anchong ; le frère aîné lui dit l'accusation que sa femme, avait portée contre son frère puis il ajouta :

— Voilà mon jeune frère, je te le confie, car je ne veux plus de lui dans ma maison, près de ma femme et je ne veux pas le tuer.

— C'est bien, dit Anchong, je le prends avec moi, mais je te préviens que je ne suis par un homme doux ; je crie très haut quand on ne fait pas autour de moi ce qui doit être fait.

Alors on tua un poulet qu'on offrit aux génies de la forêt, puis on le mangea et on but une jarre d'alcool de riz pour consacrer l'arrangement, conformément aux coutumes des Pnong et tout fut dit.

Prâng se remit en route pour aller retrouver sa femme. A mi-chemin, il prit un de ses chiens et le tua avec son couteau. De retour à la maison, il dit à sa femme :

— C'est fait, j'ai tué mon frère ; je l'ai emmené loin d'ici sous prétexte de le conduire chez un ami, puis je l'ai tué avec mon couteau.

Et il montra à sa femme son couteau encore rouge du sang du chien. La femme le crut et, sans plus tarder, se mit à travailler ; il était heureux, content d'avoir une femme aussi diligente et ne regrettait point d'avoir confié son jeune frère à un ami et d'avoir fait croire à sa femme qu'il l'avait tué.

II

Cependant Anchong, bien aidé de Iyâng, avait eu les chances les plus grandes ; tout lui réussissait, tout prospérait chez lui ; le nombre de ses esclaves était devenu considérable, il avait tout un troupeau d'éléphants et beaucoup de buffles ; il avait des bijoux de cuivre en grande quantité pour les échanges ; il avait des jarres de toutes les grandeurs et beaucoup [1]

Deux récoltes après le départ de Iyâng de chez son frère et sa belle-sœur, des voyageurs qui avaient traversé tout le pays et qui

1. Les jarres en terres sont amassées par les Pnong qui se considèrent comme riches quand ils en ont cinq ou six. Les coquillages dont il est ici question sont les cauries encore en usage il y a moins d'un demi-siècle dans toute l'Indo-Chine.

s'étaient arrêtés chez Prâng, le frère aîné, lui dirent devant sa femme que son ami était devenu très riche depuis qu'il avait son jeune frère avec lui.

Quand les voyageurs se furent remis en route, la femme dit à son mari :

— Tu n'as donc pas tué ton frère. Tu m'avais dit que tu l'avais tué et tu ne l'as pas tué. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, puisque tu aimes mieux ton frère que moi qui suis ton épouse, puisque tu ne veux pas me venger, je vais me coucher, comme une femme malade, et je ne me lèverai plus jamais ; je resterai couchée jusqu'à ce que tu aies tué ton frère ou jusqu'à ce que je meure.

Le mari, désolé, prit son arc, ses flèches, son couteau et partit pour aller tuer son frère. Arrivé chez son ami Anchong, il lui dit ce que sa femme exigeait de lui et lui réclama son frère afin qu'il le tuât.

Anchong refusa en disant :

— Non, je ne veux pas te rendre ton jeune frère ; depuis qu'il est entré dans ma maison, tout me réussit, tout prospère autour de moi. Je suis devenu riche, puissant ; j'ai tout ce que je veux et, tout cela, c'est à lui que je le dois, car il porte le bonheur avec lui.

— Alors, dit le frère aîné, donne-moi un de tes chiens, afin que je le tue et que je puisse montrer mon couteau à ma femme.

— Non, dit Anchong, je ne veux pas te donner un de mes chiens ; ils me sont très dévoués et je ne veux pas qu'on les tue.

Alors Prâng s'adressa aux gens du village, mais partout on lui refusa le chien qu'il demandait et qu'il voulait tuer. Ne pouvant avoir un chien, il prit un poulet et l'égorgea, puis il lui enfonça son couteau depuis le cou jusqu'au croupion.

Quand il rentra chez lui, il dit à sa femme :

— C'est fait, j'ai tué Iyâng, mon frère, je l'ai tué avec mon couteau ; je l'ai tué, il est mort, son sang a rougi la terre, parce que je l'ai tué.

— Où çà, l'as-tu tué ? dit la femme. Est-ce loin d'ici ?

— Oui, dit le mari, c'est loin d'ici ; mais je l'ai tué avec mon couteau, il est mort.

— C'est bon, dit la femme, mais il faut m'affirmer par serment que tu as vraiment tué ton frère, car une fois déjà tu m'as trompée et je n'ai plus confiance en ta parole. Le mari affirma par serment qu'il avait vraiment tué son frère, et sa femme se leva, se mit à travailler comme autrefois et son mari était bien content de l'avoir encore une fois trompée.

Cependant il arriva que tous les biens que le jeune Iyâng n'avait

pas emportés, bœufs, vaches, buffles, éléphants, pilons et mortiers à paddy, charrettes et dix autres objets se mirent à causer entre eux :

— Pourquoi ne sommes-nous plus, disaient-ils, en la possession de celui auquel nous appartenons, de notre maître enfin ?

— Parce que, disaient les autres, notre maître a été obligé de s'en aller en un village éloigné pour échapper à sa belle-sœur qui voulait le faire tuer par son frère.

— S'il en est ainsi, dirent les autres, nous ne pouvons pas rester plus longtemps ici. Il nous faut aller retrouver notre maître. Partons

Et ils partirent tous ensemble.

La femme, les voyant partir, se dit que son beau-frère n'était pas mort et s'adressant à son mari, lui dit :

— Tu m'avais dit que tu avais tué ton frère, pourquoi m'as-tu trompée, pourquoi ne l'as-tu pas tué ? Puisque tu ne l'as pas tué, je ne ferai plus rien ici ; je vais me coucher et je resterai étendue là devant toi jusqu'à ce que je meure.

Le mari, voyant que sa femme était couchée et qu'elle exigeait la mort de son frère, partit pour le tuer. Arrivé chez son ami, il dit ce qui l'amenait, mais l'ami refusa de lui livrer son jeune frère. Ils tuèrent un poulet, burent ensemble une jarre d'alcool de riz, mais ils ne purent s'entendre sur la mort du jeune homme. Alors ils convinrent de l'abandonner au courant de l'eau [1] et de le confier aux génies. Iyâng, qui avait déclaré qu'il s'abandonnait à son sort et qu'on pouvait faire de lui ce qu'on voudrait, accepta l'abandon qu'on avait résolu.

Alors Prâng prit un tronc d'arbre, le creusa, prit un buffle, le tua. Puis, avec la peau du buffle, il ferma le tronc d'arbre creusé et ce tronc d'arbre ressembla à un gong. Il y mit du riz, quelques autres vivres, y fit entrer son jeune frère, puis il le poussa au milieu du fleuve. Le courant l'emporta. L'ami monta sur son éléphant et suivit le gong qui emportait Iyâng pendant quatre jours, jusqu'à la mer ; il ne s'en revint chez lui que lorsque le gong, emporté par le courant, se fut perdu à l'horizon, lorsqu'il ne le vit plus.

Pendant ce temps, Prâng était rentré chez lui.

— Eh bien ! lui dit sa femme, as-tu tué ton frère cette fois ?

— Non, dit-il, parce que mon ami n'a pas voulu me le livrer pour

1. L'abandon sur un radeau, dans une barque, dans un tronc d'arbre que le courant entraînait à la mer, était autrefois une peine judiciaire très en usage dans l'Indochine. Elle portait le nom de *tous bânchos sampou*, peine de la descente dans un bateau. Il est souvent question d'elle dans les contes cambodgiens, quand on en permit le rachat, son prix fut fixé à 60 dâmbœng de 37 gr. 50 d'argent, et aujourd'hui qu'elle n'est plus appliquée, l'amende de 60 dâmbœng est dite *kraya pîney banchos sampou*, amende de la descente dans la barque.

que je le tue, mais nous l'avons renfermé dans un gong et abandonné au courant.

— C'est bien, dit la femme, je suis satisfaite.

Et elle se remit à travailler comme avant

III

Cependant le gong, après avoir flotté de nombreux jours sur les flots de la mer, s'en alla aborder au royaume de Chine.

A l'endroit où il aborda, demeuraient un vieillard et sa vieille femme. Le plus souvent, ils se baignaient avec l'eau qu'ils prenaient à leur puits, mais un jour la vieille, désirant prendre un bain de mer s'en alla se baigner sur la plage. Elle aperçut le gong et fut prévenir son mari. A eux deux, ils le traînèrent sur le sec. Se sentant attiré à terre, le jeune homme dit :

— Qui me tire.

Le vieux, croyant que sa femme lui parlait, la regarda.

— Je n'ai rien dit, ce n'est pas moi qui ait parlé, la voix paraît être venue du gong, dit la femme.

Alors le vieillard prit un couteau et coupa la peau de buffle qui fermait l'entrée du gong ; un jeune homme en sortit à la grande stupéfaction de la vieille et du vieux. Il leur dit son nom, son histoire, et ceux-ci le prirent avec eux ; comme ils n'avaient pas d'enfants, ils se mirent à le traiter comme s'il avait été leur fils.

Un jour, comme ils avaient besoin de se rendre à une maison qu'ils possédaient au village voisin, ils laissèrent Iyâng à leur maison de campagne afin de la garder.

— Surtout, dit la vieille, ne touchez pas à cette jarre.

Iyâng garda la maison, mais un jour qu'il jouait à décocher des flèches, l'une d'elles tomba dans la jarre ; il y plongea le bras pour la reprendre et, quand il le sortit, il vit que son bras étai ttout doré. Il le lava, le frotta avec du sable, mais en vain ; son avant-bras restait doré. Alors désespéré, pleurant d'avoir désobéi à la vieille, il entoura son bras avec un linge et attendit.

Quand la vieille le vit avec le bras emmailloté elle lui demanda ce qu'il avait.

— Je me suis coupé avec un couteau.

Elle voulut voir la blessure, défaire le linge, mais Iyâng refusa en pleurant. Le soir étant venu, comme il s'était endormi, la vieille, qui était très inquiète, fut tout doucement défaire le linge et vit que le jeune homme n'était pas blessé mais que son bras était doré.

— Notre fils, a trempé son bras dans la jarre malgré ma défense, et voilà que maintenant son bras est devenu tout doré

Le lendemain la vieille et le vieux, afin que sa couleur fut partout la même, le lavèrent avec le contenu de la jarre, il devint doré de tout son corps ; on le lava une seconde fois, l'or devint plus beau, on le lava une troisième fois, et le jeune homme devint aussi beau que l'or le plus pur.

Quelque temps après, Iyâng demanda au vieillard d'aller aux rizières avec lui, le vieillard refusa plusieurs jours de suite, mais un jour il l'emmena et tous les deux se mirent au travail.

Quand les rizières furent faites, le vieux et la vieille le ramenèrent à la maison.

Tous les jours, le vieux allant garder les buffles, le jeune homme demanda à aller les garder ; le vieillard refusa plusieurs jours de suite, mais enfin il consentit à laisser aller le jeune homme.

— Surtout, lui dit-il, ne conduis pas les buffles dans le terrain bas, parce-qu'il y a là un palais qu'on a élevé pour un grand Dragon qui, tous les sept ans, vient ici dévorer une fille du roi qu'on lui donne et cinq cents buffles, cinq cents bœufs, cinq cents cages de poulets et de canards.

Le jeune homme part, et, pendant que ses buffles paissent, s'occupe à pêcher. Tous les soirs il rentre à la maison avec son troupeau et rapporte trois ou quatre beaux poissons.

Mais un jour, il abandonne son troupeau et descend dans la partie basse de la plaine. Il y aperçoit un magnifique palais. Il entre dans ce palais et y trouve une très jolie jeune fille nommée néang Pou [1], qui s'occupe à coudre des vêtements. C'est la fille du roi qu'on a déjà amenée pour le premier repas du Dragon. Il la trouve si belle qu'il lui parle d'amour. Elle l'écoute et, le soir, quand il la quitte il est très heureux.

Revenu près de son troupeau, la nuit tout à fait venue, il trouve toutes les bêtes rassemblées et surprises de le voir venir si tard.

— Pourquoi, disent-elles, venez-vous si tard pour nous rentrer ?

Il répond :

— Parce que je suis allé plus haut et que je me suis amusé en route.

Rentré chez le vieux et la vieille, ceux-ci qui étaient inquiets de son retour l'embrassent avec joie.

Le lendemain il retourne au palais du Dragon et la princesse, en s'amusant avec lui, lui dit :

1. *Néang*, c'est-à-dire « madame » quand on parle à une femme ; « mademoiselle » quand on parle à une fille.

— Je n'ai plus que quatre mois à vivre. Dans quatre mois le Naga viendra me dévorer ; après m'avoir dévorée, il mangera toutes les bêtes qui sont là, puis il s'en ira pour sept ans. Si on ne lui donnait pas tous les sept ans une fille du roi et tout un bétail, il dévorerait tous les habitants du royaume.

— S'il en est ainsi, dit Iyânh, je veux tuer ce Naga.

— Vous n'avez pas assez de puissance, dit la jeune fille.

— Si, répondit Iyâng, j'ai beaucoup de puissance, mais il me faut un sabre, un sabre fait par un Yéak[1].

— Je serai inquiète pendant votre absence, dit la jeune fille.

— Non, dit le jeune homme, parce que vous saurez si je suis heureux ou malheureux.

Alors, prenant une petite tasse, il la suspendit par sept fils, puis, prenant le sein de la jeune fille, il le serra et recueillit de son lait plein la petite tasse.

— Si ce lait devient rouge, dit-il, cela vous apprendra ma mort ; si les fils sont mous, vous saurez que je suis malheureux ; s'ils restent raides, ce sera pour vous un signe que tout marche bien.

Rentré chez le vieux et la vieille, il leur dit qu'il voulait partir pour le royaume des Yéak, afin d'aller chercher un sabre dont il avait besoin. Les vieux refusèrent de le laisser aller.

— Vous êtes trop petit et sans puissance, disaient-ils.

— Je suis encore petit, répondit le jeune homme, mais je suis très puissant et je n'ai pas peur des Yéak.

Ils refusèrent encore plusieurs jours, mais un soir il leur dit :

— Si vous refusez de me laisser aller, je vais cesser d'aspirer l'air, je vais me laisser mourir.

Voyant que leur petit-fils était très décidé à partir ou à se laisser mourir, les vieux lui donnèrent la permission de se rendre dans le royaume des Yéak.

— Afin que vous ne soyez pas inquiets à cause de moi, dit-il je vais vous donner un moyen de savoir ce qui m'arrivera.

Alors prenant le sein de la vieille femme, il le serra, recueillit son lait dans une petite tasse qu'il suspendit par sept fils. Celà fait il lui répéta ce qu'il avait dit à la princesse.

IV

Iyâng partit, ayant sa pierre à la main.

1. Du sanscrit *Yaksha*, génie, serviteur de Kuvéra, le dieu des richesses. Au Cambodge et dans les contes de l'Indo-Chine, tout au moins méridionales, les *Yéak* ou *Yéaksa*, sont des sortes d'ogres, quelquefois bienveillants, souvent malveillants et ennemis des femmes.

Quand il arriva dans le royaume des Yéak au pied de la dix-huitième enceinte, un grand bruit se fit entendre et le roi Yéak fut inquiet.

Ces enceintes étaient de fer, de bambous, de bois ou de pierres.

Le jeune homme frappa à la porte de la première.

— Qui frappe à la porte de ma dix-huitième enceinte ! dit le roi des Yéak.

Iyâng répondit :

— C'est moi grand-oncle ; le vieux et la vieille m'ont envoyé vous demander un sabre.

Le Yéak pensa : « Ce jeune homme est donc bien hardi qu'il ose venir ainsi tout seul dans mon pays », puis il ajouta tout haut :

— Vous êtes donc bien puissant que vous avez eu le courage de venir jusqu'ici.

— Oui, dit Iyâng, je suis très puissant.

— Si vous êtes aussi puissant que vous le dites, frappez un coup de pied dans la muraille et elle s'écroulera. Si vous n'êtes pas puissant, elle ne s'écroulera point.

Iyâng donna un coup de pied dans la muraille et elle s'écroula. Le Yéak frappé de stupeur fut à lui, l'introduisit dans son palais et lui offrit à manger. Mais le jeune homme refusa de manger des plats qui lui furent servis. Il dit :

— Si je mange des oiseaux, j'aurai la tête blanche ; si je mange des iguanes, j'aurai le goût de bananier ; si je mange du paon, mon cou deviendra long ; si je mange de la chair de buffle, j'aurai dans la bouche le goût de l'herbe ; si je mange des cailles, je n'aurai plus de cheveux sur la nuque ; si je mange de la chair de singe, tous les arbres des forêts seront ébranlés. Je ne puis manger que la cervelle des petits poissons gros comme une baguette.

— Oh ! dit le Yéak, ce ne sont pas choses difficiles à trouver.

Et il partit à la pêche.

Il revint bientôt avec tout un plat de cervelles de poisson, et Iyâng le mangea.

— Maintenant que j'ai mangé, dit-il, mon grand'oncle, il faut me faire un sabre avec la pierre que voici. Et il lui remit la pierre avec laquelle il avait tué le buffle.

— Ce n'est pas difficile, dit le Yéak.

Et, ayant pris du bois, il le fit consumer afin d'avoir du charbon. Quand le charbon fut fait il dit au jeune homme :

— Maintenant, allumez ce charbon

Et, tout bas, il ajouta :

« Le jeune homme va allumer le charbon, il va souffler dessus.

S'il est puissant que la flamme s'élève jusque dans l'espace et qu'un bruit terrible retentisse ; s'il n'est pas puissant que la flamme ne s'élève pas plus haut que d'habitude ».

Iyâng alluma le charbon et souffla dessus. Immédiatement la flamme s'éleva dans l'air et un grand bruit se fit entendre. Le Yéak pensa : « Ce jeune homme est vraîment très puissant »

Alors, se baissant, il voulut prendre la pierre pour la jeter dans le four, mais il ne put la soulever.

— Pierre, dit-il, si je veux te soulever, si je veux te prendre, c'est pour te jeter dans le four et te transformer en un sabre, parce que je suis forgeron. Deviens donc assez légère pour que je puisse te soulever.

La pierre devint immédiatement très légère. Le Yéak la prit et la jeta dans le four.

Quand elle fut fondue, il retira la fonte, la coula sur un morceau de fer et obtint un lingot. Il mit ce lingot au feu, puis, quant il fut rouge, il entreprit de le forger ; quand il fut forgé, il le remit au feu, puis l'en retirant, il le trempa. L'arme était faite.

— Essayez maintenant ce sabre sur cet arbre, dit-il au jeune homme.

Iyâng prit le sabre et en frappa un gros arbre ; l'arbre fut abattu mais le sabre se brisa.

— Il faut recommencer, dit le Yéak.

Et, s'étant remis à la besogne, il refit le sabre. Quand il fut achevé et bien trempé, poli et bien affilé, il dit au jeune homme :

— Essayez ce sabre maintenant.

Iyâng l'essaya, et tous les arbres qu'il frappait avec cet arme tombaient à ses pieds sans que le sabre fût même ébréché. Il l'essaya dans les eaux de la mer et, quand il en frappa les eaux, il tua un très grand nombre de poissons.

L'arme était parfaite ; le Yéak l'emmancha et la remit à Iyâng.

Ceci fait, voulant éprouver la puissance du jeune homme, il dit à sa femme de faire cuire du riz pour ce jeune homme. La femme prépara un repas ainsi composé : plein un gond de huit brasses et trois coudées de riz, autant d'œufs, autant de piment, autant d'aubergines rondes ; puis il fit préparer huit nœuds de bambous pleins de tabac.

Iyâng mangea tout ce qui lui fut présenté, puis il fuma tout le tabac.

Le Yéak résolut de l'éprouver encore ; il fit tendre huit cordes en cuir de buffles et lui dit de courir et de les briser d'un seul coup en passant.

Iyâng les brisa et dit :

— Avez-vous encore autre chose à me proposer ?

— Oui, dit le Yéak, voici ma maison, renversez-la avec un seul bras.

Iyâng prit la maison avec un seul bras et la jeta à terre. Voyant cela le Yéak dit :

— Vous êtes plus puissant que les autres, on ne peut vous comparer à personne.

Alors Iyâng prit congé du Yéak et celui-ci lui fit les plus grandes recommandations.

— Veillez bien sur vous, dit-il, observez le ciel et craignez les orages, les accidents qui d'ordinaire atteignent les voyageurs.

V

Iyâng partit et arriva chez le vieux et la vieille. Ceux-ci, l'apercevant sur la route, vinrent bien heureux au-devant de lui, car ils étaient inquiets et très désireux de le revoir.

Le lendemain, très désireux d'aller retrouver la princesse, il voulut aller conduire les buffles au pâturage, mais, ce jour-là, le vieux et la vieille étaient si heureux de le revoir qu'ils voulurent le garder à la maison.

Le lendemain, il alla conduire les buffles.

— Ne descends pas dans la plaine basse, dit le vieux, veilles sur les buffles et empêche les de descendre du côté du palais du Naga.

Iyâng partit, conduisit son troupeau sur la hauteur, mais, au lieu de le garder, il monta plus haut ; puis faisant un détour, il descendit dans la basse plaine et alla rejoindre demoiselle Pou.

Pendant trois mois, il revint ainsi près d'elle tous les matins et ne l'abandonnait que pour rentrer le soir avec son troupeau de buffles chez le vieux et la vieille.

Mais un soir la princesse lui dit :

— C'est demain que le Dragon viendra pour me manger. Il ne faut pas venir parce qu'il vous mangerait aussi :

— Je n'ai pas peur de lui, dit Iyâng, je viendrai vous défendre demain.

Puis il partit pour aller rentrer ses buffles. Le lendemain matin le vieux et la vieille lui dirent :

— Il ne faut pas aller aujourd'hui, parceque c'est aujourd'hui que doit venir le grand Dragon.

— Ça ne fait rien, dit Iyâng, je vais aller garder les buffles comme à l'ordinaire et je reviendrai quand j'entendrai le Dragon voler.

Puis il partit et se rendit près de la princesse Pou.

— Pourquoi venez-vous ? dit celle-ci, le Dragon va venir tout-à-l'heure et il vous mangera.

— Non, dit Iyâng, car je suis plus puissant que lui.

Puis il se cacha.

Quelques instants après le Dragon arriva avec un grand bruit d'ailes, pénétra dans le palais et, s'adressant à demoiselle Pou, lui dit :

— Le nombre des bêtes qui doivent m'être fournies est-il au complet ?

— Il est au complet, dit la princesse !

— C'est bien, avez-vous mangé ?

— Non, je n'ai pas mangé.

— Puisque vous n'avez pas mangé, allez manger.

La princesse alla manger et le Dragon, descendant dans la cour du palais, se mit à manger les cinq cents buffles, les cinq cents bœufs, les cinq cents chèvres, les cinq cents cages de poulets, etc. Quand il eut mangé la dernière chèvre, il rentra au palais et dit à la princesse :

— Avez-vous mangé ?

— J'ai mangé.

— Mais vous n'avez pas chiqué, vous n'avez pas fumé ! Allez chiquer le bétel, allez fumer le tabac.

La princesse se retira pour aller chiquer le bétel et pour aller fumer le tabac, et le dragon monta sur la terrasse du palais pour manger le dessert, les cocos et les fruits délicieux qu'on avait déposés là pour lui.

Quand il eut achevé de manger, il redescendit et, s'avançant vers la porte de la pièce où se tenait la princesse, il lui dit :

— Eh bien ! maintenant avez-vous fini de chiquer le bétel, avez-vous fini de fumer le tabac ?

— Oui, dit la princesse.

Alors il fit un pas en avant et, déjà, sa tête avait passé la porte, quand Iyâng qui se tenait caché derrière l'huis, la lui trancha d'un si violent coup de sabre que deux lames du plancher furent coupées.

— Maintenant, dit le jeune homme, que j'ai tué le Dragon, je vais rentrer chez moi. Quand le roi viendra pour ramasser vos restes et qu'il vous trouvera vivante avec le cadavre du Dragon, il vous demandera le nom de celui qui a tué le Dragon, vous ne lui direz pas.

Puis il lui remit le fourreau de son sabre et l'extrémité frangée de son écharpe qui pendait sur son côté.

Il rentra chez lui et, pour faire disparaître sous la poussière la

belle couleur d'or de son corps, il se coucha dans les cendres du fourneau. Ceci fait il attendit.

VI

Cependant, le roi, au bout de sept jours, ne voyant pas repasser le dragon se disait :

— Pourquoi le dragon ne revient-il pas ? D'ordinaire il ne passe au palais qu'une seule journée. Il mange tout ce qu'on y a mis pour lui, puis il revient. Comment se fait-il qu'il y soit encore aujourd'hui qui est le septième jour.

Il rassembla ses mandarins et les consulta sur ce fait anormal. Il désira les envoyer voir au palais ce qui s'y passait, mais aucun d'eux ne voulut s'y rendre.

Alors on décida d'y envoyer un aveugle et un sourd-muet. On attacha les deux infirmes par le poignet afin qu'ils ne pussent se séparer et on leur dit d'aller au palais.

Ceux-ci y étant arrivés trouvèrent la princesse Pou et le cadavre du Dragon. Le sourd-muet voyant que le Dragon était mort conduisit l'aveugle près du corps ; celui-ci le tâta et dit :

— Qu'est-ce qui a tué le Dragon ?

Je ne sais pas, dit la princesse.

Alors ils reprirent la route qui menait au palais du roi et l'aveugle, conduit par le sourd-muet, lui dit que le Dragon avait été tué.

— Quel est l'être tout-puissant qui a pu tuer le méchant Dragon ? demanda le roi.

Puis il ordonna de rassembler les éléphants et partit pour aller chercher la princesse. Arrivé au palais du Dragon, il vit son cadavre étendu au travers de la porte de l'appartement où se tenait la princesse Pou et la tête qui était tout près d'elle.

— Qu'est-ce qui a tué le Dragon ? lui demanda le roi.

— Je ne sais pas, dit la princesse. Quand le Dragon est venu pour me manger, il y avait à côté de moi un être que j'avais pris pour un de ses serviteurs. Cet être, d'un seul coup de son sabre, lui a coupé la tête. Puis il s'est enfui. J'ai voulu l'arrêter, je l'ai saisi par son écharpe, mais il ne m'est resté que ce morceau dans la main. Quant à ce fourreau je l'ai trouvé à terre ; c'est celui de l'arme qui a servi à tuer le Dragon.

Le roi ramène alors la princesse dans son palais, puis il donne l'ordre de rassembler tous les Pnong, tous les Chréay, tous les Sâmrê, tous les Stieng, parce qu'ils portent des écharpes semblables à celle de laquelle provient le morceau qui est resté entre les mains de la

princesse. Alors les mandarins se répandent dans tout le pays, rassemblent tous les sauvages et les amènent au palais du Dragon avec leurs armes, leurs écharpes, même celles qu'ils ont trouvées sur le métier, avec les armes, même celles qui ne sont pas encore terminées.

Alors on essaie toutes les armes au fourreau et aucune d'elles ne s'y ajuste ; on ordonne à tous les sauvages de découper le Dragon avec leurs armes, mais aucun de leurs sabres ne peut même rayer une écaille du dragon ; on examine toutes les écharpes et le morceau, resté aux mains de la princesse, ne peut s'adapter à aucune.

Alors le roi ordonna de convoquer tous les Cambodgiens, tous les Hindous, tous les Laotiens, tous les Siamois, et tous les essais, comme il a été dit ci-dessus, sont refaits, mais en vain.

Alors le roi envoie partout des agents. Il finit par apprendre qu'il y a un pnong chez le vieux et la vieille, mais que ce pnong est laid, sale et très puant.

Il l'envoie chercher, mais cet homme refuse de venir ; il envoie dix hommes, mais il refuse encore ; il envoie cinquante hommes, mais il refuse encore ; il envoie deux cents hommes, il refuse toujours, mais il leur dit :

— Si le roi veut voir mon sabre et mon écharpe, prenez-les et portez-les lui.

Les deux cents hommes prennent l'écharpe, mais ils ne peuvent même soulever le sabre. Alors ils retournent vers le roi et lui disent qu'ils ont trouvé un sabre chez cet homme, mais que ce sabre est si lourd qu'ils n'ont pu le soulever. Le roi forme un grand cortège et envoie un grand mandarin chercher ce sabre. Ce mandarin réussit à le faire apporter au palais du dragon. Là on l'essaie au fourreau et on trouve qu'il s'y adapte parfaitement. On rapproche le morceau de l'écharpe et on trouve qu'il en provient. Le roi envoie alors chercher le jeune homme, mais celui-ci refuse de venir, il dit qu'il a mal aux jambes et qu'il ne peut aller si loin. Le roi lui envoie des éléphants et alors il vient au palais. Il regarde le corps du dragon que personne ne peut emporter de là, il prend son sabre que personne ne peut soulever et, d'un seul coup, il fait deux morceaux du corps, puis, d'un seul coup de pied il envoie les deux morceaux dans la mer.

La princesse le reconnaît et dit au roi de le faire laver ; on le lave et alors il paraît aux yeux de tous, beau, bien fait et plein de santé sous sa couleur dorée.

Le roi lui donne la princesse en mariage et veut le faire sacrer roi, mais il refuse en disant :

— Le temps de cela n'est pas encore venu.

VII

Epoux de la princesse, Iyâng habite le palais et reste toujours avec elle, mais toutes ses nuits sont agitées, il rêve toujours le même rêve : Un homme vint lui dire : « Vous êtes heureux, vous habitez un palais, vous êtes le mari d'une princesse, mais vous n'avez pas encore votre éléphant blanc qui est dans la forêt ». Il hésite longtemps, mais son désir d'avoir un éléphant blanc est si grand qu'il prend la résolution de l'aller chercher. Alors il va trouver sa femme et lui dit qu'il part pour aller dans la forêt chercher son éléphant blanc qui l'attend.

Il part, arrive dans la forêt, regarde avec soin tout autour de lui et finit par trouver la piste qu'il cherche. Une crotte d'éléphant grosse comme un gong lui apprend qu'il est sur le bon chemin. Enfin il arrive sous un arbre Pou et trouve beaucoup d'autres crottes, Il comprend que c'est là que l'éléphant blanc vient dormir. Alors il écrase toutes ces crottes, égalise le terrain, puis il imprime son pied à la base de l'arbre et s'installe sur une de ses branches.

La nuit venue, l'éléphant vient ; il est escorté de tous les animaux de la forêt : tigres, panthères, buffles sauvages, etc., paons, grues, coqs sauvages, etc., qui le saluent jusqu'à terre. Quant à lui, il examine le sol, il voit l'empreinte du pied et se demande si cette empreinte est celle d'un chasseur ou celle du maître qu'il attend Alors il s'en va et place un éléphant en sentinelle avec la consigne de bien surveiller les abords de l'arbre. L'éléphant est remplacé par un tigre, le tigre par une panthère, etc., etc., sans qu'aucun d'eux aie vu ou le chasseur ou le maître attendu. Le coq vient à son tour, il aperçoit Iyâng, saute sur lui, se fixe à sa hanche dans les plis de son écharpe et pousse des cris pour appeler les autres animaux et prévenir l'éléphant blanc : tôkatâk ! tôkatâk ! Les autres animaux arrivent, saluent le jeune homme et le reconnaissent pour leur maître. Alors il reprend la route de son palais et, arrivé dans une grande plaine qui le précède, il y laisse tout le troupeau de bêtes, sous prétexte d'aller tordre les cordes dont il a besoin pour les attacher. Seul, le tigre a refusé de le suivre disant que son caractère était trop mauvais pour qu'il put habiter à côté des hommes qui pourraient le frôler, lui marcher sur la queue par inadvertance et le mettre en fureur.

Avant de laisser Iyâng retourner au palais, l'éléphant blanc lui dit :

— Surtout, dites bien aux habitants que nous sommes tous à vous afin qu'ils ne viennent pas nous chasser.

Rentré chez lui le jeune homme fait avertir tous les habitants et aucun d'eux ne va chasser dans la plaine où sont les animaux amenés de la forêt. Le jeune homme fait des cordes et les lie tous comme on fait pour les animaux domestiques.

VIII

Le temps passe et Iyâng est heureux. Cependant, une nuit qu'il fait un grand orage, un grand vent et qu'il tonne, il ne peut dormir Alors il pense à Anchong, l'ami de son frère qui l'a recueilli ; il lui sait gré de n'avoir pas voulu le livrer à son frère qui voulait le tuer ; « Si je suis riche aujourd'hui, pense-t-il, c'est à lui que je le dois, car il a décidé mon frère à m'abandonner au courant du fleuve, et le courant du fleuve m'a conduit à la mer, puis ici où je suis devenu riche et puissant ». Alors il pense à aller voir l'ami de son frère.

Le lendemain, il avertit sa femme et celle-ci lui déclare qu'elle le suivra au pays des Pnong. Alors ils vont trouver le roi et lui demandent l'autorisation d'entreprendre ce grand voyage. Le roi la leur accorde et leur fait mille recommandations aussi sages que morales

Alors Iyâng, prenant le fourreau de son sabre, s'écrie : « Que ce fourreau que je vais jeter à travers les forêts, à travers les montagnes, ouvre la route que nous devons suivre pour aller au pays des Pnong voir l'ami de mon frère, qui est mon protecteur ». Il jette son sabre et, de suite, une route bien droite, bien unie, est ouverte à travers les plaines, les forêts et les montagnes.

Il part avec sa femme, une escorte, des présents, divers objets et tous ses animaux. Après de longs jours de marche, il arrive à la maison d'Anchong, l'ami de son frère, mais celui-ci ne reconnaît pas le jeune homme. Il prend toute la troupe pour une bande de commerçants cambodgiens.

Cependant tous les objets sont déposés dans sa maison et, parmi eux, ceux qu'on a mis dans le gong avec le jeune Iyâng quand on l'a abandonné au courant. Le maître de la maison fait servir à manger à tout le monde puis, comme il vaque à ses affaires, il aperçoit les objets qui ressemblent à ceux qu'on a mis dans le gong de Iyâng. Alors des larmes lui viennent aux yeux.

— Vous pleurez ? demanda le jeune homme.

— Non, dit le maître de la maison, c'est la fumée qui m'est entrée dans les yeux.

Mais il s'approche des objets, les regarde, les reconnaît, et alors il pleure, il sanglote.

— Pourquoi pleurez-vous ? demande encore Iyâng.

Je pleure, dit le maître de la maison, parce que ces objets ressemblent tout-à-fait à ceux que nous avons placés dans un gong avec un jeune homme nommé Iyâng, que son frère nommé Prâng voulait tuer et que nous avons abandonné au courant.

— Ces objets sont à moi, dit le jeune homme et je suis Iyâng.

Alors il raconte ce qui lui est arrivé depuis leur séparation et le grand désir qu'il a eu de revoir son bienfaiteur.

— Maintenant, dit-il, que je vous ai dit mon histoire, dites moi donc ce qu'est devenu mon frère Prâng, et si vous l'avez revu depuis qu'il m'a abandonné au courant.

— Votre frère Prâng habite toujours le même endroit, mais je ne l'ai pas revu depuis qu'il vous a abandonné au courant.

— C'est bien dit Iyâng, je vais le faire venir ici.

Alors il donna l'ordre de faire de la musique et envoya les génies en porter les sons jusqu'à la maison de son frère.

On joua toute la journée, puis toute la nuit, et cette même nuit, le frère fut réveillé par ce bruit ; il ne put se rendormir, et sentit en lui un si grand désir de savoir d'où venait cette musique qu'il résolut de chercher les musiciens dès le lendemain.

Le matin étant venu, il dit à sa femme qu'il avait résolu de quitter le pays et qu'il allait partir pour se mettre à la recherche d'un autre terrain.

Puis il partit, se dirigeant à l'aide des sons de la musique qu'il entendait toujours. Ils le conduisirent au village et à la maison de son ami, ce qui le surprit beaucoup. Il entra dans la maison, salua son ami et, voyant tous les gens qui étaient là, demanda :

— Quels sont ces Cambodgiens ?

— Ce sont, dit Anchong, des commerçants qui sont venus apporter des marchandises et qui veulent les échanger contre de l'ivoire et des défenses de rhinocéros.

Un instant après il aperçut les objets qui avaient amené la reconnaissance de son frère et de son ami.

Des larmes vinrent à ses yeux

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda Iyâng.

— Je ne pleure pas, dit Prâng, mais j'ai de l'eau dans les yeux parce que de la fumée de tabac y est entrée.

On fit éloigner les fumeurs, mais Prâng se mit à sangloter.

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda encore le jeune homme.

— Hélas ! dit Prâng, parce que voilà ici des objets qui ont appartenu à un jeune frère que j'avais et que j'ai abandonné au courant de la rivière.

— Ne pleurez plus, dit le jeune homme, parce que ce frère, c'est moi. Je suis Iyâng, votre frère cadet.

Les deux frères s'embrassèrent et Iyâng raconta de nouveau comment il était devenu riche et le gendre du roi de Chine.

Alors, Prâng lui demanda de venir en sa maison, car il pensait que le ressentiment de sa femme avait dû passer.

Ils se mirent en route, mais arrivés à une petite distance de la maison, très inquiet de la manière dont sa femme recevrait son frère, il dit à son ami et à toute la troupe :

— Continuez votre route et arrivez avant moi, mais surtout ne vous faites pas connaître.

Puis il partit par une autre route, plus longue afin d'arriver après la troupe.

Etant arrivés à la maison de la belle-sœur, les voyageurs mirent pied à terre et celle-ci les prit pour des commerçants qui venaient faire des échanges. Elle ne reconnut pas Iyâng, le frère de son mari, mais elle reconnut bien son ami.

Arrêtez-vous ici, dit-elle, mon mari est parti depuis plusieurs jours pour chercher un autre emplacement, parce que celui-ci ne nous convient plus, mais il ne peut tarder à rentrer. Je l'attends aujourd'hui.

— Non, dit l'ami, puisque votre mari n'est pas là, nous allons partir.

La femme insista si bien qu'ils consentirent à rester.

Comme ils prenaient cette décision, le mari arriva et sa femme, ne sachant pas ce qui s'était passé, fut lui dire que de riches commerçants venaient d'arriver pour faire des échanges ; puis elle ajouta :

— Je suis bien embarrassée, car je ne sais pas quoi leur donner à manger ; nous n'avons plus de riz.

Pendant qu'on cherchait du riz au village voisin, Iyâng prit un instrument de musique et se mit à jouer. Les gens du village qui apportaient du riz s'arrêtèrent surpris devant lui et se mirent à l'écouter.

— Tiens, disaient-ils, cet air est celui que Iyâng jouait toujours.

D'autres disaient :

— C'est extraordinaire, regardez ce Cambodgien, ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à Iyâng.

— Je suis Iyâng, dit le jeune homme, ne me reconnaissez-vous pas, ma sœur ?

Mais celle-ci, dont le ressentiment injuste n'avait pas disparu de son cœur, entra dans une grande fureur et fut se coucher.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-elle à son mari, puisque ton frère est

revenu à la maison, puisqu'il est venu manger ici, je ne me léverai plus, je resterai couchée jusqu'à ma mort.

— Çà m'est égal, dit le mari, mon frère est devenu riche, il est le roi d'un grand pays, je vais le suivre et t'abandonner ici.

La femme eut peur d'être abandonnée et elle se leva. Elle fut trouver son beau-frère et lui fit des excuses, lui demanda pardon. Celui-ci lui pardonna.

Alors, on fit un grand festin de réconciliation et la paix fut scellée avec de l'alcool de riz.

IX

Iyâng demeura sept jours chez son frère, puis il lui fit cadeau de sept éléphants, de nombreux objets et partit. Il resta sept jours aussi chez Anchong, lui fit cadeau de dix éléphants, puis se remit en route pour retourner au pays de sa femme. Ils marchèrent deux mois, puis ils arrivèrent à la maison du vieux et de la vieille et ceux-ci, qui étaient très inquiets à cause de leur départ, furent très heureux de les revoir.

Alors, ils rentrèrent au palais. Le roi célébra une grande fête pour les recevoir. Iyâng, plus tard, lui succéda sur le trône.

X

Plus tard, des guerres ayant éclaté, Iyâng fut vaincu et obligé de fuir. Alors son arme fut égarée ; il laissa le fourreau au Cambodge, le manche au Siam et la lame fut emportée par lui au pays des Chréay. C'est cette lame qu'on y garde aujourd'hui précieusement et qui est entre les mains du *sdach phlœung et du sdach tik*, les rois du feu et de l'eau [1].

ADHÉMARD LECLÈRE.

1. On dit qu'on y garde aussi précieusement un *préas phdau*, rotin sacré, mais je n'ai pu recueillir aucun conte à ce sujet.